

SQ3 – Montaigne, *Essais* (1580-1595), « Des Cannibales ».

Etude linéaire n° 1 : de « Ils ont leurs guerres » à « qu'il a trépassé. »

Ils ont leurs guerres contre les nations qui sont au-delà de leurs montagnes, plus loin dans la terre ferme, vers lesquelles ils s'en vont tout nus, n'ayant autres armes que des arcs ou des épées de bois appointées par un bout, comme les langues de nos épieux. C'est une chose merveilleuse que la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre et effusion de sang. Car des déroutes et de l'effroi, ils ne savent ce que c'est.

Chacun rapporte pour son trophée la tête de l'ennemi qu'il a tué, et l'attache à l'entrée de son logis. Après avoir longtemps bien pourvu leur prisonnier de toutes les commodités dont ils peuvent s'aviser, celui qui en est le maître fait une grande assemblée de ses connaissances. Il attache une corde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient éloigné de quelques pas, de peur d'en être offensé, et donne au plus cher de ses amis l'autre bras à tenir de même ; eux deux, en présence de toute l'assemblée, l'assomment à coups d'épée. Cela fait, ils le rôtissent et en mangent en commun, et en envoient des morceaux à ceux de leurs amis qui sont absents.

Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que le faisaient anciennement les Scythes ; c'est pour exprimer une extrême vengeance.

Et pour preuve qu'il en est ainsi : ayant aperçu que les Portugais, qui s'étaient ralliés à leurs adversaires, usaient d'une autre sorte de mort contre eux quand ils les prenaient - qui était de les enterrer jusqu'à la ceinture et de tirer force coups d'épée sur le reste du corps, puis de les pendre - ils pensèrent que ces gens de cet autre monde-ci, comme ceux qui avaient semé la connaissance de beaucoup de vices dans leur voisinage et qui étaient beaucoup plus grands maîtres qu'eux en toute sorte de malice, ne prenaient pas sans occasion cette sorte de vengeance, et qu'elle devait être plus aigre que la leur, commencèrent de quitter leur façon ancienne pour suivre celle-ci.

Je ne suis pas chagriné que nous remarquions l'horreur barbare qu'il y a dans une telle action, mais je le suis pour sûr de ce que, jugeant bien de leurs fautes, nous soyons si aveugles aux nôtres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à déchirer par tourments et par géhennes un corps encore plein de sentiment, à le faire rôtir par le menu, le faire mordre et meurtrir par les chiens et les pourceaux (comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche mémoire ¹, non chez des ennemis anciens mais chez des voisins et concitoyens, qui pis est, sous prétexte de piété et de religion) qu'à le rôtir et à le manger après qu'il a trépassé.

1 – allusion aux horreurs pratiquées en Guyenne pendant les dernières guerres de religion.

Document complémentaire : *Le Boucan*, scène d'anthropophagie au Brésil, par Théodore de Bry, XVI^e siècle